

AU PLATEAU DES TAILLES



Le mardi de la semaine précédant la Pentecôte, je reçus du Docteur de Bovigny l'ultimatum que voici :

« Mon cher Louis,

» Pour la dernière fois, je te réitère mon invitation. Tu vas être libre pendant trois jours. Arrive-nous samedi prochain.

» Les « verbots » et les « groumanciens » de la Salm ne t'ont-ils pas fait suffisamment la nique?

» A toi, et de tout cœur.

» PIERRE. »

Au jour indiqué, j'obéis à la sommation de mon ancien condisciple et vieil ami.

Qu'il vous suffise de savoir, lecteurs indiscrets, qu'un passage là-bas est toujours marqué d'un caillou blanc.

Après le souper, Pierre décréta :

— Demain, tu disposeras jusqu'à midi. Après le dîner, en route pour Limerlé...

— On y enlève Joseph comme ambassadeur?

— C'est un poids lourd. Nous verrons. De là, nous visiterons Sommerain, Cherain, Baclain, Bihain...

— Arrête-toi.

— J'espère que les anciens conteurs répondront à mon attente.

— Sont-ils prévenus?

— A quoi bon?

Programme suivi à la lettre : l'ami Joseph Felten nous accompagna; de conserve, nous fîmes successivement buisson creux dans les villages énumérés : sous les chaudes caresses d'un gai soleil, vieux et vieilles étaient allés admirer les campagnes prometteuses.

Énervé, Pierre de s'enquérir.

— C'est à Ottré, monsieur le Docteur, que vous trouverez le plus sûrement votre homme, lui affirmait-on avec sympathie.

Nous voilà à Ottré, tout aux préparatifs du congrès eucharistique du lendemain.

A l'appel du klaxson, l'avenante patronne du *Café du Nord* se précipita pour nous faire les honneurs de la plus propre salle de dégustation qui soit en territoire ardennais.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, messieurs.

— Quatre verres de bière, commanda Pierre, anxieux.

M. Delvaux est-il ici?

— Oui et non. C'est-à-dire qu'il est sorti.

« Joseph, ordonna-t-elle à un robuste garçon de treize à quatorze ans qui examinait l'auto, hâte-toi de ramener ton père. »

Pendant qu'on devisait, de la porte d'entre-deux parut un solide gars de vingt-cinq ans environ, le cou entouré d'un grand bandeau.

Preste, le Docteur s'avança :

— Laisse-moi voir ça.

— Oh! jeta la mère, c'est monsieur le Docteur de Bovigny. Mille pardons, je ne vous avais pas reconnu.

Après un sérieux examen, Pierre :

— Dès demain, jeune homme, tu iras consulter le médecin. Je ne pratique plus, voyez-vous, madame.

Sur le seuil, un homme écoutait l'oracle.

— Mon mari! Allons, Julien, on t'attend, gronda la maîtresse de céans.

— Quelle aubaine! pensai-je.

On parla de choses et autres, en trinquant.

— Figurez-vous, dit tout à coup Pierre en me désignant, que mon compagnon parcourt notre pays à la recherche des histoires du temps passé : faits de nutons, de loups-garous, de sorciers, de revenants... Seulement, il est friand.

— Ah! Julien en a entendu et raconté sa part,

de ces fables, affirma madame Delvaux. Vous tombez bien.

— Aussi, sommes-nous attentifs, engagea le Docteur.

Droit au but, Julien :

Otré — si paisible à l'accoutumée — comptait deux familles séparées par une haine implacable. Maintes fois, les pires menaces avaient été proférées; toujours, des amis étaient parvenus à calmer l'effervescence des parties.

Un jour, il advint ce qui devait arriver : la bagarre, terrible, acharnée. Et coups de pleuvoir et sang de couler, jusqu'au moment où l'un des combattants s'écroula, la tête défoncée.

Pour se dérober à la Justice, impitoyable à cette époque, le meurtrier se cacha où il put. Bientôt las d'une existence d'inquiétudes et de privations continuelles, il résolut de pactiser avec l'enfer, en vue de se rendre invisible (1).

A cette fin, cinq vieux « makrês » de la région se

(1) J'ai déniché, dans un de nos villages d'Ardenne, un exemplaire de l'*Agrippa* : malgré des prodiges de diplomatie, je n'ai pu me l'approprier.

Voici, d'après ce célèbre sorcier, mort dans un hôpital de Grenoble en 1533, la recette pour se rendre invisible :

« Vous volerez un chat noir, et achèterez un pot neuf, un miroir, un briquet, une pierre d'agate, du charbon et de l'amadou, observant d'aller prendre de l'eau, au coup de minuit, à une fontaine.

» Après quoi, vous allumez votre feu; mettez le chat dans le pot et tenez-le de la main gauche sans jamais bouger, ni regarder derrière vous, quelque bruit que vous entendiez.

» Après l'avoir fait bouillir vingt-quatre heures, vous le mettrez dans

réunirent chez l'un d'eux, après avoir saisi, de nuit et à la course, un chat noir, vierge de tout poil blanc.

La cuisson de la bête, enfermée dans un « pot » au couvercle maintenu à l'aide d'une solide chaîne, devait se faire à sec et jusqu'à ce qu'il ne restât que des os.

L'huis et les fenêtres avaient été soigneusement fermés.

Des sorciers, quatre se tenaient autour de l'âtre : l'un, les coudes aux genoux, le menton au creux des mains, surveillait la cuisson; un autre, le nez aquilin agrémenté de besicles, lisait à haute voix l'*Agrippa*. Le cinquième, chargé du guet, avait pour consigne d'arrêter quiconque voudrait franchir le seuil du logis.

L'opération durait depuis longtemps.

Subitement, la porte retentit de coups redoublés.

Le gardien, dans son trouble, cria :

— Entrez!

Aussitôt, un vacarme infernal se produisit, la porte s'ouvrit avec fracas et une multitude de corbeaux remplirent la pièce, la maison et la prairie y attenante. Ma mère, qui les a vus, m'a raconté bien des fois qu'ils

un plat neuf; prenez la viande et la jetez par-dessus l'épaule gauche, en disant : *Accipe quod tibi do, et nihil amplius*.

» Puis, vous mettrez les os, un à un, sous les dents du côté gauche, en vous regardant dans le miroir; et si ce n'est pas le bon, vous le jetterez de même, en disant les mêmes paroles jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé; et sitôt que vous ne vous verrez plus dans le miroir, retirez-vous à reculons, en disant : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* »

cachaient le soleil, tant ils étaient nombreux. « Il y en avait des millions, » assurait-elle.

On devine la stupeur des « makrès ».

Les oiseaux carnassiers, affamés, se ruaient sur tout avec voracité.

Mandé d'urgence, le curé Didier, homme de bien, fit répandre dans la prairie une paillasse de paille d'avoine, pour « donner de l'ouvrage aux bêtes noires », et il exorcisa.

La paille bientôt dévorée, l'immeuble fut délivré de ses intrus.

En partant, le prêtre, un vrai hercule, apostropha d'un soufflet le cordonnier Magrince, voûté et tremblant. « Attrape! gronda-t-il, car il faut que l'on te rencontre dans toutes les affaires louches, toi! »

Quelques caresses à sa barbiche grisonnante, et Delvaux reprit, cette fois d'une voix claire et pénétrante :

— En 1830, le père Vincent était, sans conteste, le meilleur fusil de la région. Et finaud donc!

Posté, une fois, à l'aube blanchissante, derrière les broussailles masquant le pont de pierre, il distingua un « grand roux », superbement râblu, venant de Langlir et se dirigeant, très à l'aise, vers les buissons de « Sât », en bordure le long du Ronce (1).

(1) Au XVI^e siècle, le bois du Ronce faisait la terreur des populations environnantes, en raison de deux singuliers hôtes : un possédé, qui

— Ah! mon parent, soliloqua le chasseur, quand tu auras assez musé... Tudieu, quelle casserolée!

Et, parfaitement calé, le poids du corps reposant sur la jambe gauche, le coude droit bien relevé, la main tenant solidement l'arme, il attendit le moment propice pour...

Mais le gibier de sauter d'une rive à l'autre de la rivière, amusé comme les enfants en rupture de surveillance.

Puis, après divers exercices de souplesse, il se campe sur son arrière-train mieux qu'un sénateur dans son fauteuil armorié et, goguenard :

— Hé! mon bon! pour un vieux lièvre, conviens que ce sont encore de jolis sauts!

Décontenancé, — on le serait à moins, — l'affûteur laisse choir son arme.

Lorsqu'il revient de sa surprise, la bête est loin, et le civet avec.

Vincent rentra au village et gagna le presbytère.

— Donne-moi ton fusil, lui dit le brave curé Didier, je le chargerai moi-même.

Et le lui rendant :

— Ne crains rien, si le loup-garou se représente,

accompagnait les voyageurs en gémissant, et un brigand redouté sachant, à l'intervention de Satan, se rendre invulnérable.

Le premier, exorcisé après mille difficultés, devint muet. Le second, surpris, fut tué par un inconnu.

tu riras le dernier. Au fait, je t'accompagnerai lors de ton prochain affût, car j'en ai assez de ces agaceries.

A quelques jours de là, par un beau clair de lune, nos deux nemrods gagnaient « Maiseroule ».

— Si tu vois ton lièvre, dit le pasteur à son paroissien, passe-moi le fusil, je tirerai le premier.

Transis de froid à leur poste, tout yeux, tout oreilles, un lièvre détalait à leur barbe.

— C'est lui! murmure Vincent.

Pan!

Le loup-garou disparaît.

— Il en a! s'écrie Didier.

Le midi, le village chuchotait qu'une telle s'était cassé la jambe en tombant du grenier. La plaie se gangrena, et la chipie mourut peu de temps après dans d'atroces souffrances (1).

Trois consommateurs entrèrent, dont, très vert encore, M. Laurent, le bourgmestre de Bihain (2).

Les hommes, après un « bonjour, la compagnie », s'attablèrent.

(1) A Louffémont, on raconte aussi le même fait arrivé, il y a une centaine d'années, au lieu dit « Jofferte », à un particulier, surnommé Louis, qui vivait presque exclusivement du produit de la chasse.

(2) La commune de Bihain, avec ses 1,400 habitants, compte six sections : Bihain, Fraiture, Hébronval, Regné, Ottré et Petites Tailles.

D'abord interloqué, Julien, sur un signe de tête engageant du Docteur :

— A plusieurs lieues à la ronde, on connaissait le pouvoir de M. Didier (1).

Or, donc, deux habitants de Langlir vinrent solliciter ses offices pour une malade récalcitrante.

A peine hors du village, ils furent accompagnés d'une nuée de corbeaux et de pies, croassant et jacassant à bec que veux-tu.

Notre vieux curé, l'obligeance même, s'empressa de répondre à l'appel.

En route, nos paysans n'eurent de cesse qu'ils ne lui eussent conté leur aventure.

M. Didier ne souffla mot.

Devant la maison de la patiente, il voulut constater le fait :

— Eh bien, mes amis, avez-vous revu vos corbeaux et vos pies?

Sa présence avait suffi pour disperser les vilaines bêtes.

— Bon comme le pain, le curé Didier faisait cependant aux bals une guerre sans merci. A chaque occasion, il s'élevait contre les danses avec une fougue toute juvénile.

Un dimanche de la fête d'Ottre, — elle tombe ordi-

(1) Originaire de Mabompré, feu l'abbé Didier administra la paroisse d'Ottre pendant 47 ans (1830-1877).

nairement le 25 octobre, — il déroula un long prêche sur ces « réunions diaboliques » pour, en conclusion, défendre d'y participer.

Après les vêpres, il monta au village, impatient de s'assurer, de visu, de l'effet de ses recommandations. Ma foi, elles n'avaient guère servi.

A son passage, les deux musiciens, installés sur l'appui d'une fenêtre ouverte, le regardèrent en ricanant. Le curé ne broncha pas. A son retour, il fixa les instrumentistes. Un rien de temps après, l'un d'eux eut le bras droit paralysé. Le second, lui, attrapa une telle « dridaine », qu'il n'avait pas le temps de boutonner son pantalon d'un coup à l'autre.

Les danseurs furent ainsi punis de leur désobéissance.

On éclata de rire.

— A cette époque, vivait à Ottré un nommé Gengoux, braconnier de première force. Il n'avait pas que cette habileté.

Une fois que, sur « Le haut château », les gendarmes le serraient de trop près, il les « encloua »... et s'en fut tranquille comme Baptiste.

Peu à peu, la nouvelle s'en répandit. Les curieux affluèrent.

L'événement arriva aux oreilles du curé Didier. A grands pas, il se rendit sur place et, en un tournemain, « décloua » les soldats, penauds et fourbus.

« A l'avenir, leur recommanda-t-il, soyez plus miséricordieux, mes amis. »

— Paroles imprudentes, remarquai-je, par quoi feu M. Didier se révélait amant du râble et du chambertin.

— Une tournée, madame, fis-je à la cabaretière, bouche cousue derrière le comptoir. Donnez aussi, je vous prie, des cigares, les meilleurs.

Julien alla quérir une caisse couverte de lettres dorées, tenue sûrement en réserve pour les grandes occasions.

J'en profitai pour m'éponger le front et lancer à Pierre une œillade, traduite incontinent par ce physionomiste et psychologue avisé : « Mon vieux Louis, tu es tombé sur un riche filon ; exploite-le à l'aise ». Et, pour m'y aider le mieux possible, de son air le plus convaincu :

— C'est qu'il conte à merveille, madame, votre mari.

— Quant à cela, il n'a pas son pareil, renchérit Laurent.

— Et Julien est l'expression exacte de la vérité, attesta un compagnon du bourgmestre, un trapu, au cou gros et court, qui se tenait coi, les mains croisées sur les genoux.

— Alors, à la santé du conteur ! proposai-je en levant mon verre.

— Et de madame, compléta le gros Felten, de qui la bedaine « cadencée » accusait la satisfaction.

— Puisque je vous amuse, recommença Julien, qui avait rougi jusqu'aux yeux.

C'était en 1856, à Arbrefontaine.

Un groupe important de villageois s'activaient à la récolte des pommes de terre, très abondantes cette année-là.

Les arracheurs — peut-être un tantinet malicieux — maniaient le trident avec un tel entrain, que les ramasseuses, sept jeunes filles expertes, ne pouvaient suffire à la tâche.

Blessées dans leur amour-propre, à l'heure du dîner, les campagnardes conspirèrent. L'une d'elles, subtilisant les outils, alla les cacher dans le bois voisin.

A la reprise du travail, les hommes s'étonnèrent du délit. Ils s'en amusèrent d'abord. A leurs rires succéda la prière. Enfin, la menace gronda. Peine perdue, les femmes restaient impassibles, feignant même un faux ennui.

Il ne restait qu'une ressource : rentrer au village emprunter d'autres outils.

Nicolas, le plus madré de la bande, se chargea de la corvée.

Pendant son absence, ses compagnons, grommelant, aidèrent aux ramasseuses, lièrent les sacs et les réunirent pour le transport.

Ils avaient fini quand Nicolas reparut, essoufflé mais riant sous cape.

L'arrachage reprit avec acharnement.

— On s'en donne! clama-t-on soudain. On est satisfait de la récolte?

C'était Jean Gilles, le berger, que Nicolas avait prévenu de l'anicroche.

Sur place, l'arrivant admira l'abondance et la grosseur des parmentières.

— Et les ramasseuses, suivent-elles bien? questionna-t-il, enjoué.

— Figurez-vous, répondit Nicolas d'une voix bre-douillante de colère feinte, que les mauvaises ont caché nos « fosseux » (1). Et pourquoi?

— Ah! mes filles, semonça le berger, il faut rendre leurs outils à ces hommes. Un bon outil, c'est un autre soi-même.

Les vindicatives riaient encore comme des folles, lorsque l'une commença à se dévêtir, imitée par une seconde, une troisième, une quatrième, tant et si bien que les voilà toutes pareilles à Ève dans le paradis terrestre. Alors, furieuses, elles se jetèrent les unes sur les autres, vraies tigresses. Les hommes durent les séparer, les obliger à se rhabiller et les reconduire au plus vite.

Honteuses, des jours durant, elles ne montrèrent pas le bout du nez.

Des rires fusèrent.

(1) Tridents.

Ayant tortillé l'extrémité gauche de sa moustache, Julien :

— Celle-ci s'est passée vers l'an 1858.

Jean-Pierre, pilier de veillée chez Jacquemin, y avait sa place au coin de l'âtre. Le premier au rendez-vous, il était le dernier à vider les lieux, bien que sa misérable mesure se blottît à l'autre extrémité du village.

Pour raccourcir le chemin du retour, il traversait le cimetière et, chose curieuse, en chantonnant le *Veni Creator*.

Ebahi, le curé se tint longtemps coi. Lassé de cette pratique qui, parfois, agaçait son insomnie, il alla prier le doux maniaque de rompre avec une conduite aussi déplacée.

L'homme — pauvre hère estimé de tous — promit et ne tint pas parole.

Le pasteur résolut d'en avoir le cœur net.

Par une nuit noire, sous les lourds nuages roulant au ciel, il attendit, caché dans un recoin du champ des morts, contigu au presbytère, le passage de son étrange paroissien.

Des pas martelés annoncèrent le venue de celui-ci.

Ralentissant sa marche à l'entrée du cimetière, Jean-Pierre entonna le chant liturgique.

Aussitôt, des tombes émergèrent des spectres : dans un profond recueillement, ils suivirent le chanfre jusqu'à sa sortie et s'évanouirent.

Vous devinez la stupéfaction du prêtre. Aussi, se garda-t-il de réprimander désormais l'ami des trépassés.

Une pause.

— Il y a une cinquantaine d'années, Evrard, de Sart, se rendit à Lierneux, à l'occasion de la foire de Saint-André...

— Connue sous le nom de « foire aux vieux chevaux », complétai-je.

— Vous connaissez vos auteurs.

Robuste garçon, joyeux drille, gosier sec, il s'amusa si bien qu'au retour, très tard dans la soirée, titubant, il fut fort aise de trouver l'aide généreuse de deux concitoyens : un homme du village et une jeune fille d'Otré, en condition à Sart.

Le trio s'avavançait avec peine, car l'ivrogne était lourd à soutenir, sans compter qu'ayant le vin mauvais, il s'irritait du moindre avertissement. Plus d'une fois, ses compagnons, suant sang et eau, l'avaient menacé de le planter là.

Arrivés au « Sey », ils entendent tout à coup un chien aboyant après un lièvre. Ils s'arrêtent. Evrard, d'un mouvement trop brusque, tente de se redresser pour voir et manque de tomber à la renverse. Juste à ce moment, la bête à longues oreilles traverse le vieux chemin à un rien du groupe, tandis que le chien courant vient buter contre les genoux d'Evrard qui, en lui

envoyant un coup de pied dont on ne l'aurait pas cru capable, prend un billet de parterre.

Jour de Dieu ! quelle correction ça lui valut !

Un être invisible daubait sur lui à bras raccourci, le soulevait de terre pour l'y rejeter avec une telle force, que ses os en craquaient.

C'est d'une profonde ornière boueuse que, affolés, les compagnons d'Evrard le retirèrent, dégrisé, certes, mais pantelant, à demi-mort.

On juge de leur calvaire pour arriver au Sart. Lorsque le jour parut, frileux et triste, ils remontaient le village en récitant le chapelet. Les gens se relevaient, avides de voir une semblable chose.

Evrard en eut pour des semaines à rester au lit. On prétend même qu'il ne recouvra jamais la santé.

Pas un ne bougeait. Nous étions suspendus aux lèvres de Julien :

— Celle-ci m'est propre.

J'étais, à cette époque, un chasseur obstiné et, quoique je le dise moi-même, un excellent fusil.

Un dimanche que, fier comme Artaban, je rentrais d'Hebronval, où je venais de gagner une charrue à un concours de tir, une « gent de connaissance » se trouvait ici.

L'homme — il est mort à présent — prit mon arme.

Il l'examina attentivement.

— Comment te poses-tu pour viser ? fit-il.

Je le lui montrai.

Il mania de nouveau mon fusil, et l'on parla d'autre chose.

Eh bien, messieurs, figurez-vous que jamais plus je ne fus capable d'obtenir un résultat.

— Et vous, monsieur le Docteur, on ne vous entendra pas? invita la patronne de céans, curieuse comme toutes les femmes et, qui sait? inquiète pour la salive de son homme. Vous connaissez le pays dans ses moindres recoins.

— Oh! je ne me ferai pas tirer l'oreille.

Du temps de l'église de Saint-Martin, — elle date de Louis le Débonnaire, — l'emplacement du village actuel de Bovigny, sis à une demi-lieue au nord-ouest de Saint-Martin, était une forêt.

Un beau jour, des bûcherons y trouvèrent une statuette sur une souche. Averti, le clergé paroissial l'apporta solennellement à l'église de Saint-Martin.

Le lendemain, la statuette avait rejoint la souche.

On la rapporta à l'église et, trois fois de suite, la statuette revint sur la souche, sans que l'on pût savoir à quelle intervention (1).

Les marguilliers se concertèrent. Après de longues discussions, ils convinrent de construire une chapelle

(1) Légende identique pour : l'église de Dieupart; les chapelles de Notre-Dame de Haure (Bure) et de Farnières (Grand-Halleux).

en cet endroit, de dresser l'autel sur la souche elle-même et d'y placer la statuette.

— Au XVII^e siècle, les guerres et la peste survinrent.

Le village de Saint-Martin, appelé autrefois Glain, fut complètement détruit, en 1651, par les Huguenots, venant de Saint-Vith avec le colonel Marquette à leur tête (1).

Les manants en fuite se groupèrent autour de la chapelle et formèrent le village de Bovigny.

— Qui s'honore de t'avoir pour rejeton, taquinai-je.

— Pour pourvoir aux besoins du culte, sur l'emplacement de cette chapelle, à l'aide de débris de l'église Saint-Martin (2), on édifia une église; la tour est toujours debout.

— Elle vient d'être restaurée intelligemment, soufflai-je.

— Veuillez noter que c'est là une légende : le village de Bovigny date d'avant les Romains.

(1) On raconte qu'après la destruction de Saint-Martin, les « Sarrasins » marchaient sur Courtil, quand le vieux Tchanchalle, savant en incantations, fit apparaître une armée si puissante, que les barbares se sauvèrent en désordre.

(2) Rappelons ici la légende du *pré des Dames*.

Voulant soustraire ses belles cloches à la rapacité de l'ennemi, le curé de Saint-Martin les descendit de la tour et les cacha près de la fontaine du *pré des Dames*.

Chaque année, le jour de la Toussaint, à minuit, elles sonnent à toute volée, au fond de la fontaine, afin que les chrétiens charitables n'oublient pas les pauvres trépassés de Saint-Martin.

Archéologue aussi à ses heures, le Docteur reprit :

— Entre Honvezet et Cierreux, au lieu dit « La Mai-hire », subsistaient jusqu'en ces derniers temps les ruines d'une villa romaine où l'on distinguait nettement encore l'âtre, constitué à l'aide de pierres schisteuses disposées avec le plus grand art.

Moi-même, au cours de mes recherches, j'y ai retrouvé trois tumulus avec urnes gallo-romaines.

Or, si nous en croyons la légende, les ruines de cette villa étaient entourées de gros chênes d'où tombaient chaque année, à la Noël, au coup de minuit, une ribambelle de goretts. Agiles, ils se dispersaient dans les environs. Les poursuivre? Peine perdue. Sur le point de les attraper, jamais on n'y réussissait.

Il y a belle lurette que les chênes ont disparu.

Sur je ne sais quel geste, la cabaretière remplit les chopes, bordées d'un haut liséré de mousse.

— Allons, nous vous écoutons tous! Joseph, interpellai-je.

— Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, nous dit, docile, l'aimable secrétaire communal de Limerlé (1), alerte et obèse jeune homme de soixante-douze ans, aux lèvres rases, aux yeux clairs comme une eau de source.

Quelle singulière population cependant que la nôtre!

(1) Les Limerlésiens portent, dans le pays, le surnom de « Gaudins ».

A la guerre de Trente ans, les habitants, d'origine germanique, se sauvèrent en Alsace. A preuve : la plupart des lieux dits dérivent de l'allemand (1). Ces émigrés furent remplacés par des Wallons, venus on ne sait d'où.

— Certes, comme dans la plupart des communes, il existe bien un « thier des nutons ». Mais nulle trace de trou. On rapporte dans le pays cette seule particularité : pour dépister ceux qui les recherchaient, ces nabots ferraient à l'envers leurs petits chevaux.

Une pause.

— Au plus profond de mes souvenirs, j'ai aussi entendu conter par les vieilles gens que l'enfant posthume a le pouvoir de guérir les entorses en les « poignant », d'effacer les taches de naissance en les touchant, de guérir la fleur et le dragon (keratite phlycténulaire) en les « signant » (2).

Pratique toujours en honneur.

— La fille aînée de Henri Paulet, de Honvelez, était née avec une tache de naissance sur le bout du nez.

(1) Les villages mêmes (Gouvy, Limerlé, Steinbach), ont un nom allemand.

(2) A Vesqueville, à Oppagne et ailleurs, on attribue aussi ce pouvoir à l'enfant né le dimanche entre les deux coups de la grand'messe.

Désolés, les parents allèrent consulter le Docteur de Bovigny.

Celui-ci, en homme avisé, leur conseilla d'attendre, vu l'âge de l'enfant, ajoutant que, parfois, ces taches disparaissent d'elles-mêmes.

Dans la suite, le praticien, qui a bonne mémoire, s'enquit auprès de la grand'mère du mioche.

— La tache est partie, répondit la vieille, et il était impossible qu'il n'en fût pas ainsi. Comme notre voisine était morte, j'ai approché de sa main glacée le bout du nez de ma petite fille. Guérison prompte et radicale.

Pierre fit oui de la tête.

Après une pause plus longue :

— Autrefois existait dans la région un important ermitage. Jamais on ne put en préciser l'emplacement. Tous s'accordent à le situer entre Limerlé et Rettigny.

Or, le dernier ermite, qui n'avait pas apparemment réussi à se dépouiller du vieil homme, fut convaincu d'un vol d'abeilles et condamné au gibet.

Cette sentence réjouissait le seigneur de l'endroit. Non qu'il fût sanguinaire. Mais il devait solder, pour sa potence sans emploi, une redevance à son suzerain. Et cette exécution allait enfin le libérer de cette charge onéreuse.

La veille de la pendaison, les gardiens, certains de la

résignation du condamné à mort, jouèrent aux cartes. Le prisonnier, lui, profitant de cet excès de confiance, prit la clef des champs.

Des trois statues de l'ermitage, celles des saints Quirin et Ferriole allèrent à Limerlé (1); Steinbach reçut celle de saint Firmin.

De tous temps, et aujourd'hui plus que jamais, de dix lieues loin, on vient implorer ces amis de Dieu contre ce que l'on appelle communément « le mal des trois saints ». Remarquez que ce mal, non diagnostiqué par les médecins, consiste en affections cutanées : ulcères et abcès s'ouvrant en trois endroits. Le malade est personnellement exonéré du pèlerinage. Il lui faut trouver trois représentants qui, sans entrer nulle part ailleurs, se rendent à l'église de Limerlé, puis à celle de Steinbach. Leurs dévotions accomplies, ils sont libres, quittes à retourner par un autre chemin (2).

Houp! D'un bond, un gros chat noir sauta sur la table à côté de ma main droite et me dévisagea de ses yeux étincelants.

(1) Limerlé, séparé de Gouvvy (des Gouvions) par l'Ourthe, était de la paroisse de Bas-Bellain (Grand-Duché). Il s'y trouve encore aujourd'hui un endroit appelé « Cimetière des Wallons ». C'est en 1640-1641 que Limerlé fut érigé en cure. L'église de Steinbach date de 1722.

(2) On raconte aussi dans le pays l'histoire du sire de Manchette, seigneur de Weiler (Hachiville).

Dans un accès de colère, il tua son fils à la chasse et, depuis lors, il est condamné à chasser chaque nuit par les bois et les vastes plaines

— Sale bête! vociféra madame Delvaux, scandalisée ou apeurée.

Je me contentai de déposer le crayon qui courait sur mes tablettes, pour caresser la robe soyeuse du matou.

— Quel honneur! railla Pierre. Voici que les « verbots » et les « groumanciens » du ban de Bihain t'envoient leur ambassadeur!

— A moins que ce ne soit votre Mère-Royne, feu la grande Thérèse elle-même, qui vous fasse souvenir de ses hauts faits! ripostai-je.

— La grande Thérèse! Vous en avez déjà ouï parler? s'enquit Julien, médusé.

— Et, apparemment, de notre fameux Daniel? nargua le bourgmestre.

— Du messager Jean-François Closset, de Lierneux? Certes, je sais maintes mystifications qui lui ont valu, jadis, une réelle célébrité dans la région, voire à Liège. Mais...

— Tu finiras par me convaincre que la lecture du « Grimoire du Pape Honorius », de « La Clavicule » de « Salomon », du « Grand et du Petit Albert », du « Trésor

qui s'étendent entre Hachiville, Weiler, Asselborn, Bellain, Limerlé et Steinbach.

La chasse de Manchette! Quel ancien de ce joli coin, attardé du côté de la frontière Grand-Ducale, n'a entendu dans le lointain ses cris de chasse : haïe tet! haïe tet! se répercutant de colline en colline, de forêt en forêt? Plusieurs, aujourd'hui encore, ont perçu les aboiements de sa meute infernale devant, par monts et par vaux, chasser jusqu'à la consommation des siècles.

du vieillard des Pyramides », ainsi que tes fréquentations, t'ont rendu un peu nécromancien, me gronda le Docteur.

— Qui sait? Encore qu'un bon « makrê » puisse rendre des services. Ignores-tu qu'il est trois catégories de sorciers et de « macrales »? Ceux ou celles qui peuvent faire le mal, mais non le guérir; ceux ou celles qui peuvent le guérir, mais non le causer; ceux ou celles qui peuvent à la fois provoquer et guérir le mal.

— *In medio virtus*, trancha Pierre avec indulgence.

— Merci. Pendant que tu t'évertues à enrichir la toponymie, — je retrouve tes traces partout, — je ne circule pas avec les oreilles en poche. Tiens, tu as toujours ton Lopin-Lopar sur le bord des lèvres, et jamais tu ne réussis à reconstituer la plaisante histoire que des générations et des générations de conteurs vous ont léguée, à toi et à vous tous.

— Et tu aurais été plus adroit que moi! Au fait... Voyons, Louis, sers-la-nous : c'est moi qui t'y convie.

— Hum! hum!

— Que te faut-il?

— Deux ou trois belles anecdotes sur la grande Thérèse.

— Si ce n'est que cela, j'ai votre homme, affirma Laurent.

— Amenez-le.

— C'est qu'il est à Bihain.

— Allez l'y quérir. A défaut d'avion, je mets l'auto du Docteur à votre disposition.



— Et « Lopin-Lopar »?

— J'attendrai votre retour. Le temps requis à madame Delvaux de nous préparer une bonne tasse de café, aux effluves aromatiques... Et je me persuade sans peine qu'une « djupsinne » (1) aura l'exquise attention de nous apporter, pour nous gargariser, un de ces schiedam...

— Gourmet! ricana Pierre. Il est vrai que ton programme d'il y a quarante ans : « *Fauste vivamus necnon...* »

— Il ne m'a pas tué, tu vois.

Le bourgmestre enlevé, je dis :

— Pour tromper l'attente, une histoire authentique cueillie à Bourcy :

Trinette et sa Noirette.

Le curé de Bourcy d'il y a trois quarts de siècle était un homme d'une charité féconde, de beaucoup d'esprit et d'une originalité proverbiale. Digne prêtre de surcroît, feu l'abbé L... paissait donc ses fidèles du pain de la parole évangélique et... de ses facéties.

Dans la paroisse vivotait une pauvre vieille, courte, replète. Trinette, depuis la mort de son homme, possédait pour unique ressource une petite vache, à la robe gris de bruyère; elle soignait comme un enfant l'aimable

(1) Fée.

bête qui, toute reconnaissante, lui procurait une abondance de lait doux et crémeux.

Or, il arriva que Trinette n'en put rien tirer.

Elle avait beau la cajoler, la supplier, la gronder, Noirette pleurait en abandonnant son pis vide et ses tettes molles.

S'imagine-t-on semblable détresse? N'était-ce pas l'annonce d'une misère noire? Car, faute de lait, plus de beurre ni de café. Certes, le pain ne manquerait pas à Trinette, puisque l'inépuisable charité de madame Marguerite D... ne l'en avait jamais laissé manquer. Mais du pain sans café!!!

Sur les instances de sa bienfaitrice et amie d'enfance, la pauvre s'en vint au presbytère confier son malheur.

Sincèrement apitoyé, l'abbé L... questionna tant et tant, que Trinette finit par déclarer Noirette ensorcelée.

— Et la meilleure preuve, ajouta-t-elle, larmoyante, c'est que Catherine de la Ruelle me regarde à présent d'un mauvais œil. Voici huit jours, sortant ensemble de l'église, la méchante accueillit mon « bonjour, Catherine », par un sourd grognement. Hier soir encore, comme j'allais m'assurer que rien ne manquait à Noirette, un gros chat miaaleur s'est sauvé de l'étable! Affolée, j'ai poussé un grand cri et suis rentrée en chancelant.

Après réflexion, paternel, le curé dit :

— C'est bien, Trinette, allons voir.

Sagace, il examine la bête et, une flamme d'ironie dans les yeux, un pli moqueur au coin des lèvres :

— Avez-vous un râteau?

— Oui, monsieur le Curé, celui qui me sert pour aller à la « fourrée » et à la litière.

— Disposez-vous d'une solide corde?

— Voici celle au bout de laquelle je mène ma vache pâturer le long des chemins et au Gros Bois. C'est un beau et solide lien que mon regretté Jean-Pierre a fabriqué avec du chanvre pris... trouvé...

— Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux en sa vie, coupa l'abbé L... Enfin, paix à son âme!

Sur-le-champ, avec soin, notre indulgent curé attache le râteau aux cornes de l'animal et l'extrémité du manche à la queue de Noirette.

Se retirant :

— Dites vos prières, Trinette, et j'espère que la sorcière n'interviendra pas, cette nuit du moins. Demain, vous trahirez Noirette et viendrez m'en donner des nouvelles.

Le lendemain, M. le Curé, qui paraissait sommeiller même en parlant, fut réveillé par un vigoureux coup de sonnette.

Il est à sa fenêtre.

— Qui va là?

— C'est moi, Trinette. Mon Dieu! monsieur le Curé, Noirette n'a jamais donné autant de lait que ce matin.

— J'arrive, Trinette.

Et notre légendaire curé, — il avait remarqué que Noirette se têtait, — expliqua à Trinette, — jamais elle n'en voulut rien croire, — comment l'on chasse les sorcières.

Appuyée contre le chambranle de la porte de la cuisine, la maîtresse de maison se redressa :

— Puisque vous êtes si malin, dites-nous qui mange son pain blanc avant de naître?

— N'oubliez-vous pas de filtrer le café, madame? opposai-je.

— Répondez.

Je me grattai l'oreille.

Puis, triomphant :

— C'est la larve qui ronge la noisette.

— Toutes mes félicitations. Mais celle-ci, je vous défie tous de la deviner.

— Parions une tournée, provoqua l'autre ami de Laurent, homme au teint vif, à l'épaisse barbe brune.

— Deux, si vous voulez. La voici :

On voit dans le jardin de M. le Curé un bien beau chêne. Ce chêne compte dix branches. Sur chaque branche il y a dix branchettes. Chaque branchette produit dix prunes. Combien de fruits sur l'arbre?

Pendant que Julien souriait, en nous reluquant l'un l'autre, nous appliquions notre esprit à résoudre l'énigme. Et nul, j'en suis convaincu, n'osait prononcer le mot mille.

— Je jette ma langue au chat, fit l'un.

— Moi itou, fit Felten.

— Et moi, fit un troisième.

— Et vous deux? nargua la devineuse en s'adressant à Pierre et à moi.

— Le sphinx était moins pressant, chère madame, répondit le Docteur.

— Mais d'autant plus dangereux, ajoutai-je.

Après une dernière pause, simultanément, le Docteur en tapant la main droite sur sa cuisse, nous criâmes dans une joie victorieuse :

— Aucune. Le chêne ne porte que des glands.

— Faut-il vous éponger? s'enquit la patronne.

— Payez, et vous serez considérée, enjoignit Felten.

Heureusement, le retour de Laurent venait me sauver.

— Déjà! remarquai-je.

— Oh! avec ces machines-là! fit le bourgmestre en s'effaçant pour livrer passage à un homme d'âge, propre et ingambe, barbu jusque dans les yeux, et qui, tirant sa casquette, proféra un « bonjour à turtos ».

Lui avançant un siège :

— Se plairait-on en auto? demanda le Docteur d'une voix sonore et avec sa physionomie de bonne humeur.

— Le fait est qu'on a vite parcouru du chemin là dedans. Je croyais tout de même mourir sans y voir ma guenille.

— Avez-vous voyagé en chemin de fer?

— Pardine! J'ai été deux ans au pensionnat de Carls-

bourg. J'en connais qui n'ont jamais aperçu une locomotive. Et ça ne les empêche pas de se porter à ravir.

Madame Delvaux servant le café :

— Tiens, qui voilà ! On boude Ottré, Colas ?

— On devient casanier, Thérèse. Vous constaterez cela, quand vous aurez quatre-vingts ans.

— C'est un bel âge.

— Le vôtre est encore plus beau.

— Quelle mine superbe ! Vous ne changez pas !

— On ne marche pas sur sa tête, ma fille. C'est une paire de jambes de rechange qu'il faudrait. Après tout, je n'ai nulle raison de me plaindre : il en est de plus malheureux que moi.

— Admirez cette chevelure : on y compterait les fils d'argent.

— Les imbéciles ne blanchissent pas, Thérèse. C'est leur compensation. Venons au fait. Il paraît, m'a confié en route le maieur, que nous avons ici des friands de nos vieux contes. Fadaises que tout cela ! clame la jeunesse, inexpérimentée, irrespectueuse même envers nos aïeux et pour qui la vieillesse est synonyme de décrépitude. Ah ! si elle savait !

Pour me présenter, le Docteur, ironique :

— Voici un monsieur de Bruxelles...

— De Dochamps, corrigeai-je.

— Qui va nous raconter « Lopin-Lopar. »

— Lopin-Lopar ! sourit Colas en me fixant de ses yeux scrutateurs, ombragés de longs cils.

Et je commençai :

Le comte de Bellevaux, au premier retour à son château abandonné, résolut de vendre son moulin.

Il pensa que Waty de Lamerly était le mieux à même de l'acheter et de le tenir en parfait état.

Ce messire Waty, fort aimable et d'esprit joyeux, jouissait d'une grande considération. Depuis le départ du comte de Bellevaux, il était l'arbitre incontesté de tous les différends.

Devenu riche par son travail, il n'hésita pas, lors de l'envahissement du pays par les hordes lorraines, à se porter au-devant du chef pour lui offrir deux cents de ses plus beaux moutons, à condition de ne pas fouler le sol de Saint-Martin.

L'officier accepta les moutons et oublia son engagement. La soldatesque ravagea la contrée, n'épargnant ni vieillards, ni femmes, ni enfants. Aussi, le chemin de Lamerly à Rogery n'était-il plus qu'un ruisseau de sang, ce qui, d'après la tradition, a valu le nom de « Rouge-Ruy » à ce village, appelé auparavant « Rechèche », c'est-à-dire « Ruy en jachère ».

Waty acquit donc le moulin à un prix modique, sous les réserves — respectées jusqu'à sa mort — que :

1^o il n'augmenterait pas le droit de mouture;

2^o il conserverait Derochette comme meunier.

La famille Derochette, au moulin depuis plus de deux siècles, maintenait une telle réputation d'honnêteté,

qu'elle avait donné naissance à ce proverbe : « Juste comme le meunier ».

Le moulin, à l'époque, était le rendez-vous général où, à défaut de gazette, se concentraient aussi les nouvelles. Waty s'y rendait, et pour apprendre les histoires, et pour prodiguer ses conseils aux chalands venus avec leurs sacs de grain.

Un jour de janvier que le ciel était serein, la terre couverte de neige et les ruisseaux gelés, Jean de Pûmont s'acheminait vers le moulin. Devant passer le « Wez de Bellevaux », il se hasarda sur la glace. Mais, chaussé de galoches, il tint difficilement l'équilibre, toucha une pierre et fendit une de ses semelles.

Cet accident ralentit sa marche. Aux « Ponts des moutons », il aperçut Ailizette, renommée par ses sortilèges. Il fit le signe de la croix et pressa le pas, espérant franchir les trois ponts avant la mauvaise femme. Marchait-il plus lentement qu'il ne le pensait, ou la sorcière allait-elle plus vite que d'ordinaire ? Toujours est-il que la rencontre eut lieu juste au second pont, consistant en une ardoise étroite.

Jean, en voulant se garer pour livrer passage à Ailizette, la heurta de son sac et la poussa en bas du pont.

Ah ! la bordée d'injures et de menaces !

A destination, Jean raconta sa rencontre aux commères, ce jour-là nombreuses au moulin.

Effarées, celles-ci lui prédirent les plus grands malheurs.

Sans s'émouvoir, Jean leur répliqua :

— Je ne la crains point, votre Ailizette. J'ai pris de l'eau bénite ce matin; à sa vue, j'ai tracé un bon signe de croix et j'ai sur moi un chapelet, un scapulaire et une médaille de saint Benoît : voilà pour défier tous les diables.

Apercevant Gilles, le meunier, Jean lui demanda s'il serait bientôt servi.

— A votre tour, repartit Gilles.

Jean, loquace, lui narra sa mésaventure, ajoutant qu'il aurait de la peine à regagner Pûmont dans cet état.

— Tranquillisez-vous, Jean. Pierre de la « Chambre-Reine » est ici à faire des souliers; il raccommodera votre semelle. Entre-temps, « je mettrai votre grain sur le moulin ».

Pierre, philosophe et d'humeur joviale, aimait chanter et raconter. Waty lui tenait compagnie, s'amusant à ses facéties.

En entrant dans la salle commune, Jean salua Waty, puis Pierre à qui il présenta sa galoche à rafistoler.

L'établi, couvert de poix, était plein d'outils, le pavement jonché de rognures de cuir.

Le cordonnier laissa un instant son travail, et, malicieux :

— Il me sera difficile de réparer cette semelle; mettez plutôt à la fente un peu d'eau : la gelée accomplira la besogne mieux que moi.

— Allons, Pierre, protesta Waty, ne vous moquez pas de Jean et tirez-le d'embarras.

Pierre s'exécuta.

Pendant ce temps, Jean couvrait des yeux les poèmes de chaussures étalés sur le coin d'une table et destinés à Gilles.

— Ah! soupira-t-il tout à coup, rêveur, si j'avais deux écus, j'en commanderais de pareilles!

— Je connais, offrit Waty, le moyen d'en posséder à meilleur compte. Si vous me promettez le silence pendant deux fois vingt-quatre heures, sauf à répondre aux questions qu'on vous posera ces deux mots : « Lopin-Lopar », je vous donne ces souliers.

Jean acquiesça avec empressement.

Gilles, de son côté, ratifia le marché, certain de faire parler Jean avant sa sortie du moulin.

Jean chaussa les souliers non noircis et dépourvus de cordons.

— Ils vous vont comme des gants, constata Waty. On les dirait confectionnés exprès pour vous.

— Voulez-vous que je mette des cordons? proposa le cordonnier.

— Lopin-Lopar! répondit Jean.

— Mais vous n'allez pas retourner ainsi?

— Lopin-Lopar!

Comme Gilles venait annoncer que la mouture était prête, Pierre recommanda :

— Attention, hein, Jean! n'oublie pas la consigne!

— Lopin-Lopar!

Et Jean s'en fut gaîment, ployant sous le faix, heureux de son aubaine.

Au « Wez de Bellevaux », il croisa Mathias Boccols, de Beho, conduisant son cheval chargé de deux gros sacs. S'étant aventuré sur la glace, la bête, mal ferrée, glissa et s'abattit. Il appela Jean à son aide. Il n'obtint qu'un vigoureux « Lopin-Lopar. »

— Allons, Jean, pas de plaisanterie, assistez-moi.

— Lopin-Lopar! ricana Jean en continuant sa route.

— Il devient fou! s'écria Mathias.

Après de longs efforts, il dégagea sa bête, la releva et la rechargea.

Parvenu au moulin, il détailla son anicroche.

Les manants compatirent à sa peine, et davantage au malheur du pauvre Jean. Gilles, la larme à l'œil, était le plus désolé.

— C'est un sort! un coup de l'Ailizette! conclurent-ils. Il nous faut la dénoncer au grand Bailli et la faire brûler vive!

Sur ces entrefaites, Jean arrivait chez lui, où son courage allait être mis à une terrible épreuve. La famille se composait de sept personnes : Jean, sa femme Cathline et cinq enfants, dont l'aîné, Baptiste, avait seize ans et le cadet, Anne, six à peine. Sans être riche, le ménage jouissait d'une certaine aisance, grâce à la vaillance du père et, plus encore, à l'économie de la mère, ardennaise

laborieuse, modèle de tendresse, de douceur, de résignation.

A la vue de son mari chaussé de beaux souliers neufs, Cathline de plaisanter :

— Pour sûr, Jean, tu as rencontré saint Nicolas?

— Lopin-Lopar!

— Jean, dépose ton sac et apprécie-moi cette « chefnaie » (1).

— Lopin-Lopar!

— Cesse ces manières, Jean, et ne me désole pas, je te prie.

— Lopin-Lopar!

— Jésus, mon Dieu! mais il est fou! gémit la femme, qui se signa.

Touchée de la désolation de sa maman, et désireuse aussi d'avoir sa part de la « chefnaie », la petite Anne courut se jeter dans les bras de son papa et, caressante :

— Papa, vous faites pleurer maman avec votre « Lopin-Lopar. » Ne le dites plus.

— Lopin-Lopar!

Bientôt le voisinage apprend le malheur. Les femmes accourent, entourent Jean, l'examinent, le pressent de questions auxquelles il prodigue, à droite, à gauche, de furieux « Lopin-Lopar ».

(1) Grillade de viande fraîche provenant surtout de la rognure d'os et de déchets.

Tout à coup la nouvelle de la rencontre d'Ailizette est connue.

— Alors, plus de doute, c'est un coup du « Mâl-Aère » (1), prononcent en chœur les commères.

— Mais, oppose Cathline, mon mari s'était signé avant de partir. Impossible donc que le malin ait eu quelque empire sur lui.

— Écoutez, voisine, conseilla Marie-Anne du Passage, femme dévote et intelligente. Dès demain matin, allez confier votre peine au révérend Curé de Saint-Martin. Il délivrera votre mari. Pour moi, ce n'est qu'une folie passagère.

Toutes, rangées à cet avis, se retirèrent, apitoyées, quelques-unes esquissant, à la dérobee, un signe de croix.

Au clin d'œil que je lui avais fait, le chauffeur planta sur la table une bouteille de schiedam.

— La djupsinne! cria le bon Felten.

Le Docteur, qui lorgnait cette apparition :

— Tu es décidément très, très fort, Louis. Ce flacon?

— Indiscret! Il est là, à point nommé. Que t'importe le reste?

— Encore.

— Tu insistes?

— Oui, parce que tu me déconcerter.

(1) Actuellement encore, il est, dans nos villes, des bourgeoises qui redoutent le mauvais œil et l'accusent des pires méfaits.

— Eh bien, c'est à mon signal que cette bouteille accourt, en deux enjambées, de Bovigny.

— Précise.

— De connivence avec tes chers enfants et ton homme de confiance, je l'ai soustraite de ta cave. Le verre te fera retour.

Une explosion de rires francs accueillit cet aveu. Le chapeau de Laurent, tout secoué, roula à terre.

— Et vous allez vider cela ici? protesta la cabaretière. Y pensez-vous? Si jamais...

— Madame, n'ayez nulle crainte. Mon petit doigt m'assure que les gardiens vigilants du fisc sont loin d'ici.

— Type! fit Pierre, amusé.

— Qui vivra vieux, prophétisa Colas.

— *Morietur opimus*, corrigea Pierre.

— *Et gratiæ tuæ semper memores erimus*, scandai-je en surveillant Julien qui emplissait de menus verres.

— Tantôt, ils nous chanteront la messe, ces deux-là! lança Colas.

— A la santé de M. le Docteur de Bovigny! proposa, debout, le bourgmestre.

Et l'on trinqua.

— C'en est! constata Felten.

— Et de derrière les fagots! renchérit Laurent, lécheur.

— Qu'observes-tu, Calchas, au fond de ton verre? me demanda Pierre en me poussant du coude.

— J'y lis que tu es un merveilleux sexagénaire et un brave garçon.

— Et puis?

— Que notre ami Colas sait de belles histoires.

— Morbleu! Achève d'abord ton « Lopin-Lopar » : nous y tenons trop.

— Où en étais-je? Ah! oui. Je me rappelle.

Le lendemain, à la « piquette » du jour, Cathline, soutenue par Baptiste, gagnait Saint-Martin.

Au presbytère, elle réclama humblement M. le Curé.

— Il est précisément allé chez le comte de Bellevaux lever la rente annuelle due à notre église, répondit Marguerite, la vieille gouvernante, au visage semé de taches de rousseur. Sauf « avirette », monsieur le Curé rentrera demain pour midi.

A la vue de l'abattement de la visiteuse :

— Avez-vous du malheur?

Hésitante, Cathline finit par le dévoiler.

— Courage! Dieu vous viendra en aide, et aujourd'hui même. Deux pères capucins ont logé ici la nuit passée. Ils sont partis pour Rogery. Allez les y rejoindre. Je suis persuadée qu'ils vous rendront service. Attendez, je cours commander Henri, notre « marguillier », de vous accompagner.

Henri trouva Cathline en pleurs.

— Qu'avez-vous? questionna-t-il.

Cathline, soupirante, ayant terminé la litanie de son chagrin, le chantra, solennel :

— Votre cas est le plus grave que j'aie rencontré depuis quarante-deux ans.

— Alors, enjoignit la gouvernante, aigrette, filez obtenir des deux révérends que j'ai hébergés, qu'ils aillent délivrer Jean de Pûmont.

Henri, s'inclinant, pressa Cathline de rentrer chez elle.

— Je me tirerai bien seul d'affaire avec votre jeune homme, engagea-t-il.

Et ils s'en furent au plus vite.

Ils arrivèrent à temps.

Après avoir salué profondément les saints hommes, Henri leur dit :

— Jean de Pûmont est sous l'empire du mauvais génie « Lopin-Lopar ». Par pitié, revenez exorciser notre fabricant.

— Nous ne le pouvons, objecta l'un des pères, qu'avec l'autorisation expresse du pasteur.

— Qui vous empêche, riposta Henri, de soulager un malheureux et de calmer une détresse?

Les hommes de Dieu, tout couverts de la poussière des chemins, prirent de fort bonne grâce la traverse de Saint-Martin.

Réconfortée à leur vue, Cathline alla au fait.

Les pères capucins l'ayant entendue sans rien perdre, l'aîné, mouvant la barbe qui lui pendait jusqu'au nombril :

— Rassurez-vous, brave femme, ni le diable ni Ailizette n'ont de pouvoir sur les gens qui servent le bon Dieu.

Interpellant le possédé :

— Il paraît, mon ami, que vous mettez dame Cathline dans la peine?

— Lopin-Lopar!

— Lopin-Lopar! bougonna l'ascète faisant les gros yeux. Sachez que vous ne pouvez impunément vous moquer d'un prêtre. C'est Notre-Seigneur lui-même que vous insultez, car il a dit, en parlant de nous : « Qui vous méprise, me méprise ».

Troublé, Jean pleura à chaudes larmes, hésita, pour servir un timide :

— Lopin-Lopar!

Se tournant vers son frère, le capucin :

— Notre action est nulle. Cet homme est pris d'un violent accès de fièvre mêlé de délire.

Il lui mit au cou une médaille, le bénit, lui, sa femme, ses enfants et, sur le pas de la porte :

— Ayez confiance, dame Cathline, votre mari sera bientôt guéri.

A l'« au revoir » protecteur qu'il adressa de la main à Jean, celui-ci, d'une voix rauque :

— Lopin-Lopar!

Aussitôt partis les disciples de saint François, Henri — il fourrait son nez dans tout — s'essaya à l'exorcisme. Il récita force litanies, obtenant pour réponse de monotones « Lopin-Lopar ». D'une main experte, il mania ensuite le goupillon, apporté à l'intention des pères. A chaque douche, Jean, les

gestes furibonds, de clamer de menaçants « Lopin-Lopar. »

Apeuré, penaud, las, le « marguillier » battit prudemment en retraite et courut au presbytère rendre compte à Marguerite de l'insuccès des révérends.

Le deuxième jour, alors que la cloche du village épandait sur les chaumes le pacifique angélus, le curé de Saint-Martin, exact à sa parole, poussait l'huis de sa paisible demeure, récitant à haute voix : *Et verbum caro factum est. Et habitavit...*

— Jésus Maria ! s'exclama Marguerite à sa vue. En voilà une affaire !

— Que se passe-t-il ?

— Ah ! vous ne savez pas, monsieur le Curé ? Quelle épreuve ! Aurait-on jamais pu supposer cela ?

— Quoi ? mais quoi ?

— Pauvre femme ! malheureux enfants !

— Du calme, Marguerite, du calme. De qui parlez-vous ?

— Mais de Jean de Pûmont, pardi, monsieur le Curé.

— Il est mort ?

— Pis que ça.

— Bah !

— Lopin-Lopar le tient.

— Je ne connais pas ce numéro-là.

— Et les pères capucins qui n'ont rien pu faire pour lui ! Fallait-il qu'une abomination pareille se produisît à Saint-Martin ! Et en votre absence encore ! Tenez, voici Henri, il vous dira...

— Pour l'amour de Dieu, parlez.

— Vilaine affaire, monsieur le Curé, où personne n'entend goutte. Depuis avant-hier, Jean de Pûmont, fleur d'honnête homme, est victime d'un sort que lui a jeté Ailizette. C'est terrible : il faut voir cela pour s'en rendre compte.

— Voyons-le tout de suite, résolut le curé.

Ils trouvèrent Cathline gémissante, assise entre ses deux fillettes près de l'âtre.

Toutes trois, se jetant à genoux, implorèrent la bénédiction du vénéré pasteur.

Celui-ci, après un large signe de croix :

— Allons, allons, Cathline, soyez confiante.

D'une démarche délibérée, il gagna la seconde pièce (la chambre) où l'homme se tenait, affaissé.

— Eh bien, qu'est-ce que j'apprends, Jean? Vous mystifieriez tout le monde depuis mon départ? J'espère qu'avec votre curé, votre ami, votre confident, vous vous montrerez respectueux à l'accoutumée. Voyez l'affliction où vous tenez plongés votre si digne femme et vos chers enfants. De quoi souffrez-vous?

Jean, les yeux baissés, chuchota.

Mais sachant l'échéance proche et certain du pardon après de promptes excuses, il risqua son « Lopin-Lopar ».

Le curé lui tâta le pouls.

— Pas le moindre symptôme de maladie ou de fièvre, déclara-t-il.

Après réflexion :

— Jean, d'ici à demain, je vous défends d'articuler un mot. Quant à vous, Cathline, ne laissez plus entrer âme qui vive. Votre mari a besoin d'un repos absolu, voire d'un sommeil réparateur. Vous allez immédiatement lui préparer une décoction de graines de pavot. Je passerai après le catéchisme.

A leur arrivée à la Glaine, nos hommes d'église rencontrèrent messire Waty.

Les saluts échangés, celui-ci :

— Vous avez rendu visite à un moribond? monsieur le Curé?

— Nous revenons de chez Jean de Pûmont.

— Est-il fondé qu'à toutes les questions le pauvre réponde obstinément « Lopin-Lopar »?

— C'est effectivement tout ce que j'en ai tiré.

— Vrai? Révérence parler, avez-vous bien prononcé les paroles qu'il fallait? Sans forfanterie, m'est avis que je réussirais mieux. Je parie deux écus qu'à ma voix, Jean s'exprimera en bons termes.

— Je tiens le pari, pour monsieur le Curé et pour moi, accepta aveuglément le « marguillier ».

— Le ratifiez-vous, monsieur le Curé?

— Je le ratifie, messire, à deux conditions : 1^o que l'enjeu soit dévolu à Jean et aux siens; 2^o que vous ne lui fassiez qu'une question.

— Topons, monsieur le Curé.

— Topons, messire Waty.

Suivant à la lettre les instructions du curé, Cathline avait préparé dare-dare le soporifique breuvage. Son homme, altéré, s'en était ingurgité deux grandes tasses.

Quand Waty, suivi du curé et du sacristain, entra dans la « chambre », Jean dormait comme un sabot.

La bouche et les yeux du pasteur de rire.

— Bonsoir, Jean, fit le seigneur. Comment vont les souliers?

Un sonore ronflement lui répondit.

— Messire, intima le curé, moqueur, mettez la main à l'escarcelle et versez deux écus à dame Cathline. Laissons Jean en paix; il sera plus accueillant demain, j'en ai l'intuition.

Waty, un peu mortifié, solda.

A l'heure convenue, les parieurs se retrouvèrent au rendez-vous.

Le maniaque, le visage épanoui, les attendait avec des impatiences dans les glandes salivaires.

— Hé! bonjour, Jean. Comment vont les souliers?

— Comme des gants! messire Waty; ils ont sûrement été confectionnés exprès pour moi. N'empêche qu'il pressait de me libérer de mon engagement : avant vingt-quatre heures, j'y aurais laissé la raison.

Interloquée, Cathline cherchait le saint à qui se vouer. Devait-elle se fâcher, pleurer ou rire?

Voyons, madame Delvaux, qu'auriez-vous voulu qu'elle fît?

Mon Dieu, c'est bien simple : Cathline prépara fébrilement, heureuse d'avoir retrouvé son Jean, une excellente « chefnaie ». Et tous y réservèrent le plus franc accueil, car chacun, selon l'émotion éprouvée, avait l'appétit ouvert.

— Un triple ban pour le conteur, opina Joseph.

Et l'on battit le ban, sans que se révélât un conscrit.

— Je dirais plus opportunément : à sa santé ! risqua le bourgmestre. Hélas ! nos dés sont à sec.

D'une voix courroucée, à Julien, l'œil au guet sur le seuil :

— Renâclerais-tu à ton office, toi ? Voyons, verse-nous la paire de Bagimont.

L'ami Pierre me confia à l'oreille :

— C'est complet. Je te lirai avec un nouveau plaisir.

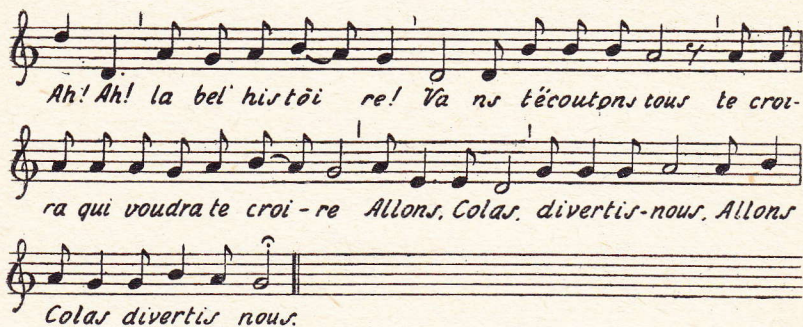
— Et mon larcin ?

— J'en suis dédommagé au centuple.

Humectant ses lèvres, Colas nous dévisagea.

— J'ai donc à vous entretenir de la grande Thérèse, dit-il.

Je fredonnai, comme à vingt ans :



Ah ! Ah ! la bel' histôire ! Va ns t'écoutez tous te croi-

ra qui voudra te croi-re Allons, Colas, divertis-nous, Allons

Colas divertis nous.

Ironiquement Joseph dit :

— Avec pareil creux serait-il capable de nous donner
Li Troubadour da l'quawe dè bwès!

— La partition est encore en vente chez Halleux, à Liège, répliquai-je. Mieux, je l'ai entendu chanter récemment au « Trianon ».

Si vous le permettez, messieurs, nous musiquerons tantôt. Pour l'instant, notre ami Colas a la parole.

Tous les yeux étaient immobiles et attachés sur le vieillard.

— Voici, commença-t-il.

En juillet 1875, par un clair soleil d'été, un charretier, avec sa voiture embourbée jusqu'à l'essieu dans la tourbière sinistre de Bihain, ne savait quel parti prendre.

Il avait tanné le cuir de son cheval en épuisant tous les jurons, pour parvenir à casser un trait.

La grande Thérèse parut à ses côtés. Muette, elle assembla les deux morceaux du trait, les attacha avec quelques joncs à sa portée et alla se poster derrière l'attelage, comme pour pousser.

— « Semons ti j'vau, m'fi! » ordonna-t-elle d'une voix sourde et enrouée.

— Allons, haïe! Bayard.

Et Bayard, d'une docilité exceptionnelle, de partir sans la moindre difficulté.

Mais, pour un « décloué, » combien n'en a-t-elle pas « encloués » sur place, en plat terrain, sur de fortes pentes, partout. Les voituriers, jamais à l'aise lorsqu'ils

rencontraient son regard plein de mystère, faisaient vite des gestes symboliques. Combien ont dû leur salut au vieux curé de Bihain, prêtre remarquable par sa pureté, sa bonté et sa dévotion!

Après une pause :

— A Bihain, vivait un homme, — le vieil Antône l'appelait-on communément, — toujours droit sur ses jambes, les reins encore puissants, qui se piquait de ne craindre ni Dieu ni diable. Et sacreur!

Une fois que la grande Thérèse se trouvait chez lui :

— Entre nous, est-ce vrai, Thérèse, que tu es capable de faire paraître le diable sous forme de chien?

— Pardieu!

— Je voudrais t'y voir! Tiens, somme-le de venir ici.

— A quoi bon? Si tu mourais de peur!

— Moi! Tous les démons réunis ne feront dresser un seul de mes cheveux.

— Crâneur!

— Ose.

— Assieds-toi dans ce coin.

Bravache, notre Antône s'y campa.

Aucun bruit...

Tout à coup surgit un gros chien noir, d'allure étrange, à l'œil fixe et dur. Il visita la pièce, alla se blottir dans une encoignure et planta son regard dans celui d'Antône,

mais un regard si terrible, que le fanfaron ne put en supporter la violence. Peu à peu, il baissa les yeux, pétrifié. On l'aurait dit rivé à son siège, inerte.

Pendant un assez long temps, ils demeurèrent tous trois ainsi.

D'une pâleur presque cadavérique, des gouttes de sueur aux tempes, Antône, haletant, fit des efforts pour parler. Mais les mots qu'il mâchait, avec des grimaces de terreur, ne sortaient pas de sa bouche. Enfin, il arriva à bégayer :

— Chasse... cette bête-là. Je... ne puis endurer sa présence.

Au geste sybillin de la grande Thérèse, la porte se rouvrit et le chien s'en fut, grognant.

A cette époque sévissait l'infâme conscription. Pour y échapper, les miliciens recouraient à tous les moyens. Bon nombre s'adressaient en cachette à la grande Thérèse : elle leur liait sur le bras l'image de Satan ; le bon numéro leur sautait à la main.

La mâtime, à ce jeu-là, tout en ripaillant — car elle se rendait aussi à domicile pour opérer, — garnissait son gousset.

Colas se moucha bruyamment, prit dans la poche de son gilet une tabatière en écorce de bouleau, la tapota de légers coups de l'index droit, l'ouvrit et offrit une prise à la ronde.

Comme j'hésitais à renifler cette pincée :

— Allez-y de confiance, exhorta le priseur, clignant ses yeux pleins de malice : c'est encore de la carotte râpée. Parfaitement, parfaitement.

Et, le bras arrondi, il huma sa prise avec lenteur, pour se donner tout le temps de réfléchir.

— Vous m'écoutez? reprit-il en essuyant sa moustache de deux revers de main.

La première chasse à courre suscita la curiosité générale. Pas un manant qui ne fût là, énervé par l'attente, pour admirer gens et bêtes.

« El Maigeroule , sonné le laisser-courre, un animal à longues oreilles, à courte queue et à poil roux déboucha d'une éteule. La meute de se mettre aussitôt aux trousses du téméraire par le bois des Roches, le Rolay, la grande fange de Bihain, le thier de Bihain pour revenir au lieu de départ. Par trois fois, le lièvre, à une égale allure, lui imposa cet itinéraire, c'est-à-dire jusqu'au moment où les chiens, essoufflés, tombèrent par terre.

Alors, se retournant comme pour faire la nique à ses ennemis, le lièvre joua des pattes dans le domaine de Saint-Jean.

Le lendemain, la grande Thérèse ne se tenait plus de joie. Intarissable, elle donnait sur la bredouille des chasseurs ahuris tant de renseignements circonstanciés, que tout le monde ici fut persuadé de son intervention. Seule, notre sorcière métamorphosée pouvait se jouer

ainsi de ces terribles nemrods et, du même coup, épanouir la rate de leurs émules de la bricole.

— Vers 1860, un vieux brave de Bihain, nommé Junius, perdit sa fille unique. L'homme faisait compassion.

A quelques jours de là, par une nuit claire, un remûment de lourdes chaînes secoua toute sa maison; il se répéta le lendemain et le surlendemain.

N'y tenant plus, le malheureux confia sa peine à des voisins et amis.

S'étant concertés, ceux-ci décidèrent d'éclaircir l'affaire. Le soir même, réunis autour de l'âtre, dans une complète obscurité, une demi-douzaine des plus résolus attendaient, silencieux.

A peine le dernier coup de minuit avait-il tinté dans la caisse d'horloge en chêne sculpté, que le vacarme infernal commença.

Nos gaillards se déchaussèrent et, les coudes serrés, inspectèrent les pièces jusqu'au grenier sans rien découvrir.

Pas de doute, tranchèrent-ils, c'est la Julia qui revient.

Sur les entrefaites, Junius avait engagé un jeune vacher. Dans sa soupente, il dormait à poings fermés. A cet âge, on a un sommeil de plomb.

Mais réveillé une fois en sursaut par un boucan de diable, au cours duquel il lui sembla distinguer des lamentations, le gars, blanc comme un linceul, les

yeux exprimant une terreur folle, s'en ouvrit dès le matin au maître, avec la menace d'abandonner son service.

— Que tu es peureux ! dit le vieux. Mais c'est le chat qui traînait un « charlin » sur le plancher !

Toutefois, Junius s'en alla conter l'affaire à la grande Thérèse.

— C'est votre fille qui revient, déclara-t-elle. Cette nuit, j'irai l' « acconjuré ».

Effectivement, Thérèse veilla. Aussitôt le boulevardi commencé, elle gagna les combles et se trouva nez à nez avec un fantôme. Et voici les mots qu'ils échangèrent :

— C'est toi ? Julia ! fit la sorcière.

— Oui.

— Que désires-tu ?

— Une messe.

— Eh bien, au revoir, Julia, tu seras satisfaite.

Et la grande Thérèse lui tendit la main, préalablement entourée d'un mouchoir blanc. Figurez-vous que celui-ci portait l'empreinte roussie de la main de la défunte. Le linge a été conservé longtemps par la famille. Peut-être existe-t-il toujours !

Quoi qu'il en soit, la messe dite promptement, tout rentra dans le calme chez Junius.

Le Docteur consultant son chronomètre, je jetai : Pour un conteur, ami Colas, vous êtes un conteur. Franchement, vous avez dépassé notre attente. Aussi, avec votre permission, reviendrai-je aux proches va-

cances. Je me persuade que, d'ici là, le temps vous rafraîchira la mémoire de plus jolies histoires encore.

— Ça va.

— Avant de se quitter, madame Delvaux ne tiendra-t-elle pas à honneur de nous régaler d'une vieille chanson?

— Moi, chanter? J'ai toujours été en brouille avec la musique. Mais Julien...

— Il possède décidément toutes les qualités, votre mari! coupa Felten.

— Y compris la vertu d'obéissance, renchérit le maieur.

Julien modula une gamme chromatique pour entonner:

I

J'avais quinze ans, quand je te semblais belle
Tu m'as ravi ma beauté, ma fraîcheur.
J'avais seize ans, je ne savais plus te plaire,
Tous tes bonheurs sont pour d'autres que moi. } *bis.*

II

Va-t'en, ingrat, auprès d'une autre belle,
Va lui porter les biens qui me sont dus.
Cache-lui bien ton amour infidèle,
Cache-lui bien que tu ne m'aimes plus. } *bis.*

III

Qu'ai-je donc fait pour mériter ta haine?
Dis-moi, ingrat, dis-moi ce que je t'ai fait.
En te voyant, tu m'as rendue muette,
Tu m'as juré de m'aimer jusqu'au tombeau. } *bis.*

"J'avais quinze ans"

Piano

Chant

J'avais quinze ans quand je te semblais bel - le tu m'a ra-

vi ma beauté ma fraîcheur J'avais seize ans, je ne

savais plus te plai- re tous les bonheurs sont pour d'autres que

The musical score consists of two systems. The first system features a vocal line on a single treble staff and a piano accompaniment on a grand staff (treble and bass). The vocal line begins with a half note G4, followed by a quarter note A4, and then a series of eighth notes: B4, A4, G4, F#4, E4, D4, C4, B3, A3, G3. The lyrics 'moi, j'avais seize ans je ne savais plus te plai-' are written below the notes. The piano accompaniment starts with a half note G3 in the bass and a half note B3 in the treble, followed by various chords and single notes. The second system continues the vocal line with eighth notes: B3, A3, G3, F#3, E3, D3, C3, B2, A2, G2. The lyrics 're tous les bonheurs sont pour d'autres que moi' are written below. The piano accompaniment continues with chords and single notes, ending with a final chord in the bass.

moi, j'avais seize ans je ne savais plus te plai-

re tous les bonheurs sont pour d'autres que moi

IV

Te souviens-tu du jour de ma faiblesse?
 Tu m'endormis dans un libre berceau.
 Tous deux plongés dans l'ivresse,
 Tu m'as juré de m'aimer jusqu'au tombeau } *bis.*

V

J'ai vu ta face au travers d'une glace.
 Hélas! je crus y revoir ton portrait.
 Reviens, reviens, reviens, que je t'embrasse, } *bis.*
 Ton souvenir est gravé dans mon cœur.

On claquait le chanteur.

— Voilà une voix que je serais heureux d'apprécier à l'aise, sollicitai-je.

— On vous attendra en août, rappela Colas.

Hélas! sans dire gare, il me faussa compagnie pour répondre à une pressante invite de saint Pierre. Le céleste portier aurait-il décidé de vider l'Ardenne de ses derniers trouvères et troubadours?



LOUIS BANNEUX

LÉGENDAIRE ARDENNAIS



OFFICE DE PUBLICITÉ (Société coopérative)

Rue Neuve, 36, Bruxelles

LOUIS BANNEUX



LÉGENDAIRE ARDENNAIS

Illustrations d'ALFRED MARTIN



OFFICE DE PUBLICITÉ

Anc. Établ. J. LEBÈGUE & C^{ie}, Éditeurs

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

—
1929